



Parmi
Lucioles

Edith Beale au Reno Sweeney



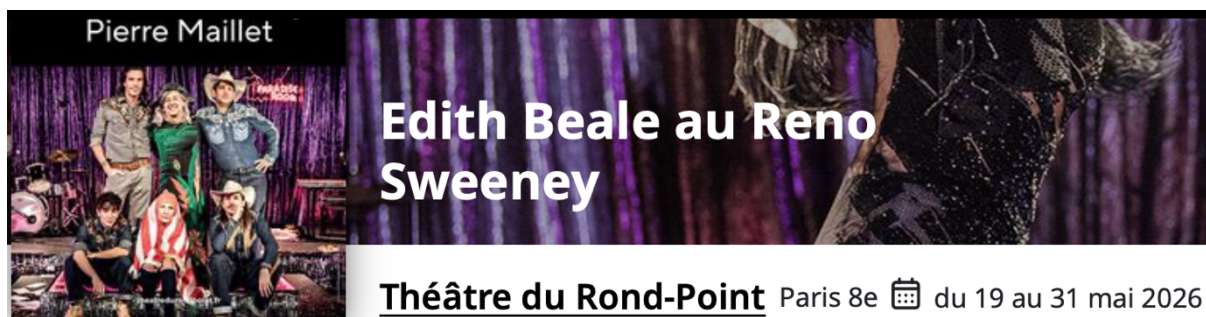
REVUE DE PRESSE

CONTACTS

AURÉLIA MARIN Développement de projet | aurelia.marin@mailo.com

ODILE MASSART Administration | theatredeslucioles@wanadoo.fr

PARMI LES LUCIOLES *Les gens déraisonnables* 10, Square de Nimègue Bis 35200 Rennes +33 (0)6 49 29 47 25



Edith Beale au Reno Sweeney



On a adoré ce cabaret queer inspiré de la vie décadente de deux Américaines du grand monde devenues des icônes de la contre-culture. Une mère et sa fille dans un manoir décrépi de Long Island, des cow-boys électriques et Jackie Kennedy sont les ingrédients détonants de ce spectacle drôle, bouleversant et galvanisant signé Pierre Maillet.

Coup de cœur de la rédaction

Le 19 mai 2026

UN FAUTEUIL POUR DEUX

Par Denis Sanglard

Le 21 mai 2026

Le cabaret, lieu de résistance et de transgression, abrite depuis toujours des êtres fantasques, créatures à la marge, témoins des soubresauts de leur temps quand ils n'en sont pas les victimes. Pierre Maillet ressuscite le Reno Sweeney, cabaret new-yorkais, dans lequel, adaptant la pièce de Sara Stridsberg, L'art de la chute, il ressuscite deux figures...

Le cabaret, lieu de résistance et de transgression, abrite depuis toujours des êtres fantasques, créatures à la marge, témoins des soubresauts de leur temps quand ils n'en sont pas les victimes. Pierre Maillet ressuscite le Reno Sweeney, cabaret new-yorkais, dans lequel, adaptant la pièce de Sara Stridsberg, L'art de la chute, il ressuscite deux figures décadentes de l'aristocratie new-yorkaise, déchues, ruinées et demi-clochardes, Edith Ewing Bouvier Beale et sa fille Edith Bouvier, Little Eddy. Respectivement tante et cousine de Jacky Kennedy. Mère et fille vivaient en vase-clos, recluses, menacées d'expulsion par les services d'hygiène, dans une bâtisse de 28 pièces, crasseuse et nauséabonde, où pullulaient chats, raton-laveurs et pigeons. Il existe un documentaire, brut de décoffrage et désormais culte, sur leur condition sidérante, « Grey Gardens » par les frères Maysles*. Point de départ de leur célébrité, ce film a fait d'elles deux icônes underground et queer où leur situation, malgré un sauvetage in extremis par Jacky Onassis, et leur chute vertigineuse, peut être considérée comme une provocation envers leur milieu d'origine mais aussi pour l'ensemble de la société. Dans la chambre bordélique de la mère, qui résume toute leur existence, ce sont paradoxalement et résolument deux femmes libres, libérées de toutes contraintes sociétales. Il y a là quelque chose de l'anarchie qui s'ignore.

Adaptant librement la pièce de Sara Stridsberg, elle-même inspirée du documentaire, Pierre Maillet réinvente avec panache et folie ces deux femmes, qui ne manquaient dans leur dénuement extrême ni de l'un, ni de l'autre. Dans l'arrière salle de ce cabaret-fantôme revisité, Little Eddy convie musiciens et techniciens pour dérouler le fil de son existence. La scène devient cette chambre foutoir et crade où résonnent les échos théâtraux des querelles entre la mère et la fille, une relation toxique entre haine et amour, où agonisent les espoirs d'un retour à N.Y. Passent aussi les quelques rares relations entretenues, comité d'hygiène, raton laveur, pasteur et en bouquet final, deus ex-machina, Jacky K. Esthétique camp de mise, glamour cheap et bricolé, aidée en cela par Little Eddy elle-même dont le vestiaire excentrique, « révolutionnaire », un art du détournement stupéfiant, a fait d'elle, post-mortem, la muse de Galliano. Frédérique Loliée a la démesure du personnage, créature de cabaret troublante qui allie l'excentricité et l'abattage d'une meneuse de revue avec le tragique mélancolique d'un Auguste. En face, dans le rôle de la mère - Big Eddy -, grotesque, odieuse et monstrueuse, Pierre Maillet est impayable, effrayant même. Ces deux-là fonctionnent comme de formidables duellistes (il faut entendre leur dialogue, répliques vachardes ciselées et d'une franche méchanceté) qui boostent énergiquement cette création azimutée et franchement hilarante qui jamais ne brosse un portrait misérabiliste de ces deux marginales. Au contraire, il y a même étonnement une certaine tendresse. Des personnages aussi libres, aussi naturellement excentriques, ne pouvaient qu'atterrir un jour-là, dans un cabaret où l'exception est toujours la règle. C'est d'ailleurs au Reno Sweeney, en 1978, que Little Eddy sortie de cet enfer créera son spectacle, elle qui se rêvait show-girl. Le cabaret est un refuge pour les anges déchus...

Evidemment on chante, et plutôt bien, accompagné par « les cow-boy électriques » lesquels sont aussi partenaires de jeu, qui raton-laveur, qui le père, qui l'amant Gold, qui Jacky K... Le public est mis à contribution, interpellé comme il se doit (Little Billy cherche un mari, astrologiquement balance, qu'on se le dise) quand il n'est pas invité à danser la chenille (« pour faire théâtre contemporain »). On improvise aussi et s'invite dans cette biographie chaotique de ces deux femmes borderline l'actualité poivrée de satire - tir nourri sur Bolloré entre autre -. C'est un peu foutraque, parfois, c'est la règle du genre qui donne tout le sel de cette représentation mais Pierre Maillet maîtrise fermement sa mise en scène sous le chaos apparent qui n'est que le reflet de celui, intérieur, de Little Eddy. Pierre Maillet réussit haut la main à dessiner un portrait attachant de ces deux magnifiques perdantes, qui dans et par leur déchéance ont mis à nu la mécanique et la violence de l'exclusion pour les femmes soumises au patriarcat. « On a dû chuter en dehors du temps. Ça peut arriver à certaines femmes. De chuter hors du temps. Et ensuite elles ne retrouvent pas leur chemin. Le temps les a quittées. Le temps les a abandonnées » Reste le chemin et le temps du cabaret pour de la chute faire magistralement tout un art.

Les Inrockuptibles

Par Patrick Sourd

Le 21 mai 2026

" Edith Beale au Reno Sweeney", un cabaret transformiste et foutraque

Sans chichi, le spectacle s'amuse d'un hommage à une héroïne de la hype artistique vivant en déclassée dans l'Amérique des années 70.

Amateur des figures hors normes de la pop culture américaine, les dédicaces de Pierre Maillet débutent par l'effervescence de la Factory d'Andy Warhol et un diptyque inspiré de la trilogie Flesh/Trash/Heat réalisée par Paul Morrissey. Elles se poursuivent avec un cabaret transformiste One Night With Holly Woodlawn, l'adaptation libre de l'autobiographie de l'artiste de stand-up titrée A Low Life in High Heels, que le metteur en scène propose de traduire par Une vie de merde en talons hauts. Pierre Maillet complète aujourd'hui cette attachante collection de coups de coeur par un hommage à Edith Beale.

Fidèle à la formule du cabaret musical, Pierre Maillet ne se limite pas dans Edith Beale au Reno Sweeney à monter la pièce L'Art de la chute (2012) que lui consacre Sara Stridsberg, il puise également son inspiration dans Grey Gardens (1975) de David Maysles et Albert Maysles qui la filment dans sa vie privée. Un documentaire où celle qui est une cousine ruinée de Jackie Kennedy, assume mal de vivre recluse en bord de mer dans le très huppé East Hampton en périphérie de New York. Celle qu'on surnomme " Little Edie" partage sa retraite et son prénom avec une mère aussi délirante qu'elle, propriétaire d'un manoir de dix-huit pièces laissé à l'abandon. Son insouciance naturelle la transforme en artiste inventant sa propre mode en styliste déclassée, un vestiaire dont s'inspire, des années plus tard, John Galliano pour une collection. Edie et sa mère deviennent pour la caméra les modèles d'un mémorable défilé se déroulant au milieu des ordures, réunissant la ménagerie d'une bande de chats en liberté et quelques ratons laveurs.

Les plis d'un rideau cramoisi aux reflets mordorés suffisent à camper la fameuse " Paradise room", arrière-salle du club réservé aux performances. Frédérique Loliée incarne Edith Beale, Pierre Maillet joue sa mère, tandis que les membres du groupe country rock, Les Cow-boys électriques, assurent en live la musique et le jeu des personnages secondaires. Sur une playlist qui conjugue le classieux Tea for Two à Pas de boogie woogie, Pierre Maillet demeure impayable en vieille dame indigne et exhibitionniste. Avec glamour et une pointe de désillusion, Frédérique Loliée compose son personnage de princesse du style avec l'élégance d'une reine shakespearienne déchue.

Par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Le 7 mai 2026

CRITIQUES



© Jean-Louis Fernandez

Edith Beale au Reno Sweeney : Le cabaret foutraque et incandescent de Pierre Maillet

En poursuivant son exploration des figures underground de la culture pop américaine, le comédien et metteur en scène adapte *L'Art de la chute* de Sara Stridsberg et offre aux Edith Beale, mère et fille, un écrin cabaret déjanté autant que sensible, à l'image de ces deux icônes décadentes et sublimes.

Derrière un voilage moiré d'argent, en lieu et place de l'habituel rideau rouge séparant la salle de la scène, le public prend place. C'est directement sur le plateau que sont installées les tables du cabaret. Un bar accueille les spectateurs tandis que quelques praticables émergent au milieu de portants débordant de costumes pailletés, baroques et extravagants. Déjà, les Cow-boys électriques – **Luca Fiorello, Thomas Jubert, Thomas Nicolle, Guillaume Bosson** – investissent l'espace. On les reconnaît à leurs tenues en jean couvertes de broderies et de sequins, ainsi qu'à leurs chapeaux ornés de guirlandes lumineuses. Ils circulent entre les rangs, plaisantent, chantonent et installent une atmosphère chaleureuse et délicieusement décalée.

Puis, à la manière d'un improbable télé-crochet, chacun vient faire entendre sa voix dans des reprises country, pop ou jazz. De *L'Amérique* de Joe Dassin à *The City of New Orleans* d'Arlo Guthrie, toutes convoquent une Amérique fantasmée, celle des années 1970, quand tout semblait encore possible, entre les nuits de la Factory de Warhol et l'émergence d'une contre-culture glamour, exubérante et marginale.

La configuration cabaret fonctionne à merveille. Elle donne immédiatement corps aux deux Edith, mère et fille, et transforme le spectacle en espace de proximité, de jeu et de débordement. Très vite, Pierre Maillet fait du Reno Sweeney un refuge pour toutes les marges américaines, un lieu de vie interlope où tout est possible, le pire, le triste, comme le queer et l'exubérance. C'est dans ce vivier de figures hautes en couleur qu'apparaissent Edith Bouvier Beale et sa fille Little Edie. Tante et cousine de Jackie Kennedy, elles furent les héritières déchues de l'aristocratie américaine, vivant recluses dans leur immense manoir quasi en ruine de Grey Gardens, à East Hampton, au milieu des animaux, des détritiques et des vestiges d'un passé révolu.

Les reines déchues de Grey Gardens

En 1975, les frères Albert et David Maysles consacrent un documentaire devenu culte à ces deux femmes hors normes. Dans leur propriété délabrée, menacée par les services sanitaires, mère et fille vivent coupées du monde, oscillant sans cesse entre tendresse, règlements de comptes, fantasmes

artistiques et folie douce. Les cinéastes captent leur quotidien comme un spectacle permanent. Les Beale chantent, dansent, se disputent, rejouent leur passé glorieux et transforment leur déchéance en étrange théâtre intime.

C'est cette matière que **Sara Stridsberg** adapte dans *L'Art de la chute*. **Pierre Maillet**, lui, choisit d'en faire autre chose qu'un simple récit biographique. Il morcelle le texte, le détourne, le fait exploser dans une forme hybride où le théâtre, le concert et le cabaret se mélangent sans cesse. Tout part du Reno Sweeney, ce cabaret où Little Edie se produisit après la mort de sa mère. Depuis les coulisses de ce lieu presque fantomatique, les souvenirs affluent, les scènes se recomposent et les figures du passé surgissent dans un joyeux désordre.

Le spectacle avance ainsi par éclats. Une chanson ouvre sur une dispute. Une confession bascule dans le burlesque. Une scène absurde laisse soudain apparaître une profonde mélancolie. Pierre Maillet ne cherche jamais à ordonner ce chaos. Au contraire, il en fait la matière même du spectacle.

Un cabaret du débordement

Dans cette performance musicale totalement borderline, **Frédérique Loliée** impressionne. Sa Little Edie, excessive et fébrile, semble constamment lutter contre elle-même. Passant d'un costume à un autre, tous faisant référence aux tenues qu'ont réellement portées des deux femmes, elle minaude, provoque, explose, cabotine avec une énergie féroce avant de laisser apparaître, presque malgré elle, une immense fragilité. Derrière l'exubérance, l'actrice fait affleurer les failles d'une femme empêchée, rêvant encore d'une carrière et d'une liberté qui lui auront toujours échappé.

Face à elle, Pierre Maillet compose une Big Edie aussi flamboyante, délurée qu'étouffante. Drapée dans sa propre décadence, imprévisible, drôle jusqu'à l'absurde, elle règne sur ce petit monde en ruine avec une autorité grotesque et bouleversante. Entre les deux femmes circule un mélange toxique d'amour, de dépendance, de jalousie et d'admiration. Le spectacle saisit avec finesse cette relation faite de violences, d'attachements maladifs et de fidélité absolue.

Autour d'elles, les Cow-boys électriques insufflent une énergie permanente. Tantôt musiciens, tantôt personnages secondaires, amants, animaux ou figures délicieusement décalées surgies du passé, comme cette Jacky O' reine sexy de l'électro, ils accompagnent les métamorphoses du récit avec un plaisir communicatif. Leur présence donne au spectacle son rythme et sa liberté. Rien n'est figé, tout déborde, bifurque tout azimut.

Une fête triste et magnifique

Pierre Maillet parvient à faire cohabiter l'hystérie permanente et une profonde tristesse. Derrière les paillettes, les chansons et les outrances se dessine peu à peu le portrait d'un monde à l'agonie, qui résonne étrangement avec aujourd'hui. Celui d'une aristocratie américaine, incapable de survivre à son propre mythe, fracassée contre un nouveau monde vulgaire et capitaliste à outrance. Celui aussi de deux femmes trop libres, trop fantasques ou trop inadaptées pour réellement trouver leur place ailleurs que dans les ruines de Grey Gardens.

Le spectacle pourrait facilement sombrer dans la caricature ou le kitsch. Il choisit au contraire de rester du côté des corps fragiles, des rêves abîmés et d'une liberté sans cesse reconquise dans le jeu, la musique et l'excès. Ce désordre permanent, ce refus du bon goût et des cadres trop propres deviennent alors profondément émouvants.

Avec *Edith Beale au Reno Sweeney*, Pierre Maillet signe un cabaret théâtral généreux, foutraque et incandescent. Une fête déglinguée où la décadence devient un art de vivre et où deux figures oubliées retrouvent, le temps d'une soirée, toute leur lumière.

la terrasse

Par Manuel Piolat Soleymat

Le 21 avril 2026

Pierre Maillet met en scène «Edith Beale au Reno Sweeney», un univers de cabaret théâtral sans cadre et sans limite

Arpentant les chemins d'un humour déjanté, à la frontière de l'improbable, Pierre Maillet, Frédérique Loliée et les musiciens-comédiens des Cow-boys électriques nous embarquent dans un univers de cabaret théâtral sans cadre et sans limite. Destination New-York, au début de années 1970, dans l'arrière-salle d'un cabaret underground...

De spectacle en spectacle, depuis une trentaine d'années, Pierre Maillet s'est fait une place à part dans le paysage théâtral français. Le comédien et metteur en scène, chanteur et danseur à l'occasion, cofondateur en 1994 du Collectif Les Lucioles, navigue avec intelligence entre féminin et masculin. Il explore les univers artistiques les plus pointus et les écritures les plus ambitieuses, de Pierre Molinier à Alain Guiraudie, en passant par Paul Morrissey, Rainer Werner Fassbinder, Copi, Pier Paolo Pasolini... Sourire aux lèvres, regard narquois, voix qui s'éraïlle dans les aigus, Pierre Maillet s'est imposé grâce à un ton reconnaissable entre tous : à la frontière de l'absurde, de la profondeur existentielle et de la fantaisie poétique. Aujourd'hui, c'est un texte de l'autrice suédoise Sara Stridsberg qu'il adapte et met en scène au Théâtre du Rond-Point, après deux premières dates à la Comédie de Caen. Un texte intitulé *L'Art de la chute* qui met en lumière les existences chaotiques d'Edith Ewing Bouvier Beale et Edith Bouvier Beale, mère et fille devenues icônes de la pop culture américaine en 1975, après la sortie de *Grey Gardens*, un film documentaire que leur consacrèrent Albert et David Maysles.

Art de l'absurde et esthétique de décadence

Issues de la haute société américaine, mais totalement ruinées, respectivement tante et cousine de Jackie Kennedy, les deux femmes vécurent ensemble durant plusieurs décennies au sein d'une propriété délabrée qu'elles n'avaient plus les moyens d'entretenir, dans la très chic station balnéaire de East Hampton, près de New-York. *Edith Beale au Reno Sweeney* nous plonge dans l'existence atypique de ces deux femmes par le biais d'un cabaret théâtral qui s'amuse à rejouer des scènes de la vie marginale qui fut la leur. Dans ce spectacle de music-hall hétéroclite, délicieusement mal peigné, qui expose savamment ses coutures, tout part un peu dans tous les sens. C'est d'ailleurs, en partie, ce qui fait le charme de cette envolée en dehors des cadres, des normes, des limites, des repères... À grands coups d'autodérision, Pierre Maillet, Frédérique Loliée et les Cow-boys électriques (Luca Fiorello, Thomas Jubert, Thomas Nicolle et Guillaume Bosson) chassent toute idée d'enfermement performatif. Ces singuliers et généreux interprètes jouent avec le public en s'appropriant l'esthétique de décadence que revendiquaient les deux Edith. Le vent de liberté sans filet qu'ils et elle font souffler sur le théâtre est une bouffée d'oxygène pleine de drôlerie et de panache. Un antidote momentané, mais salutaire, au rétrécissement de notre monde.

SCÈNE L'INTERVIEW

L'image est restée dans l'iconographie de l'Amérique des années 70 : Edith Beale, femme en turban noir, mini-jupe et visage fatigué, arpente un jardin d'East-Hampton en talons-hauts, pour faire

visiter à la caméra son royaume vétuste. Au balcon, la harangue sa mère, Edith Beale Bouvier, vieille femme en serviette éponge qui dévoile ses seins à qui veut. Bientôt la fille, cinquantenaire, chantera, faux, autour de leur lit un air de cabaret. Autour d'elles, une dizaine de chats sauvages, et autre raton-laveur. Les deux femmes se défendent contre la mairie qui leur impose de nettoyer leur maison. Pathétique ou grotesque, chacun choisira l'épithète de ce tableau de la déchéance. Par ce documentaire devenu culte, *Grey Gardens*, l'on découvrirait la vie en ruines de ces mère et fille, issues de la grande famille Bouvier, cousines de Jackie Kennedy. Sara Stridsberg, que l'on connaît et suit depuis vingt ans et son roman, *La Faculté des rêves* qui, déjà, dressait un portrait noir de l'Amérique des sixties, s'est emparée de leur destin pour écrire *L'Art de la chute*, pièce tragicomique qui met en scène mère et fille, dans la chambre de leur villa délabrée, partageant leur lit dans une relation sordide, mais aussi, et c'est là la force de cette pièce, avec un sens poétique constant. Ainsi le personnage d'Edith Beale qui a quitté sa vie de mannequin à New York pour s'occuper de sa mère, dit-elle, se réinvente en personnage à la Garbo ou Dietrich, figures déchues d'une ère glorieuse. Par l'ironie, la grâce et l'humour, Stridsberg réussit à donner vie à ces femmes retranchées

en un monde parallèle, inventé de toutes pièces, refuge face à une réalité brutale. « Vous ne voudriez pas de ma vie », leur lance, mélancolique, Jackie Kennedy lorsqu'elle leur rend visite. La première de cette pièce a eu lieu à Stockholm il y a onze ans. Sara Stridsberg a depuis écrit quatre pièces, dont *Anatomie d'une chute de neige* montée par Christophe Rauck il y a deux ans, qui a marqué les esprits. Ici, l'on retrouve l'essence de l'univers de l'écrivaine suédoise : la féminité, la folie, la question de l'échec, le narcissisme aussi, et ses vertiges. Les pièces de Stridsberg sont bien souvent des boîtes à miroirs dans lesquelles les femmes se cherchent et se perdent.

Cette idée, on la retrouve dans l'adaptation qu'en offre aujourd'hui Pierre Maillet et ses comédiens, *Edith Beale au Reno Sweeney*. Dans un décor de cabaret country, ils nous plongent dans une Amérique fantasmée et clichée, pour peu à peu nous en dévoiler l'envers, par l'irruption des Edith mère et fille. Avec ce qui caractérise le théâtre de Pierre Maillet, un art savant du burlesque, du transformisme et du délire collectif. Et avant toute chose, un sens du rythme. Pierre Maillet lui-même incarne la mère, en vieux peignoir et perruque blanche, et Frédérique Loliée incarne la fille, avec une présence scénique inépuisable, changeant de costume près d'une dizaine de fois, zigzaguant à travers le public, oscillant sur le fil de l'innocence et de la folie. Personnage inclassable, Edith Beale vit pour et par le spectacle, mais fluctue au gré de ses « nerfs » et des différents personnages qu'elle incarne. Autour d'elle, une galerie de figures comiques, dont Jackie Kennedy, jouée par un Luca

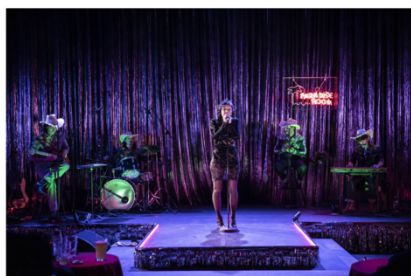


Fiorello acrobatique et enfantin qui nous offre l'une des meilleures scènes du spectacle. L'on retiendra aussi son frère Bouvier, figure amorphe de la haute aristocratie américaine, formidable Thomas Jubert ou Thomas Nicole, en prêtre sorti de nul-part, participant à cette valse folle. Car nous avançons au plus loin dans « l'art de la chute », un tableau de losers qui ne cesse d'engendrer de la folie au plateau. Pierre Maillet et ses acteurs, dans leur cabaret de métamorphoses, touchent juste sur ce qu'est l'Amérique d'aujourd'hui : le lieu du grotesque, tel qu'on y assiste chaque jour, via Donald Trump et ses sbires.

Le 13 avril 2026

« Edith Beale au Reno Sweeney » de Pierre Maillet – rencontre cabarétique avec une icône

Le Théâtre des Cordes du CDN de Caen est métamorphosé en cabaret par Pierre Maillet pour la présentation de sa dernière création, *Edith Beale au Reno Sweeney*. Le titre de ce spectacle paraît sans doute sibyllin à la majorité du public, qui se fie à l'artiste et à son équipe, fidèles de la maison, et se laisse ainsi embarquer dans une aventure pleine de surprises et de découvertes. Ce cabaret à première vue léger et déluré se révèle d'une profondeur dramaturgique réjouissante, en grande partie grâce à la performance magistrale de Frédérique Loliée qui institue de manière définitive Edith Beale en icône.



La salle du Théâtre des Cordes est méconnaissable : au bout du couloir qui y mène, un bar à participation libre qui propose bière et vin, et au-devant de la scène, des tables rondes entourées de chaises. Plus encore, les murs de la scène, mais aussi de la salle, jusqu'au dernier rang des gradins, ont été drapés d'un tissu ondulé et scintillant. Tout en étonnant l'effet enveloppant. Tout au long du spectacle, leur brillance qui ne cesse de chatoyer sous l'effet des lumières colorées, de donner à l'espace quantité de teintes différentes, sera l'objet de contemplation.

Mais le regard est d'abord détourné de ce spectacle silencieux par les artistes présents sur l'estrade à plusieurs niveaux installée sur scène. Quatre cowboys aux chapeaux lumineux nous convoquent avec leur basse, leur batterie, leur tambourin et leur piano, et des airs plus ou moins connus de country qu'ils interprètent à tour de rôle en nous invitant à les accompagner en battant des mains. À plusieurs reprises, le boys band répète « cabaret ! cabaret ! » pour nous faire adopter les codes du genre choisi, nous faire sortir de notre posture spectatrice silencieuse et nous inviter à participer.

Les artistes aux voix parfois envoûtantes se présentent à tour de rôle avant d'introduire Pierre Maillet, qui jusque-là déambulait dans le public en sirotant un verre, quasi nu, simplement attifé de plumes et de paillettes. Après avoir à son tour interprété un morceau et enchaîné quelques courtes blagues, il annonce l'arrivée d'une femme hors normes : une artiste, chanteuse, cousine de Jackie Kennedy, dont le style vestimentaire inimitable a inspiré des créateurs de mode et la vie, tout aussi singulière, un film « mal connu en France », *Grey Gardens*, une comédie musicale et une série HBO. Cette femme est l'Edith Beale du titre, que Maillet présente en outre dans le programme de salle comme une icône pop et queer.



C'est alors que Frédérique Loliée fait son entrée sur scène. Elle chante à son tour, sans grande virtuosité, et adopte les codes du genre : contact entretenu avec le public, références à notre époque et à la ville où l'on se trouve, jeu avec les accidents potentiels ou réels de la représentation. Mais c'est sur ce mode que l'actrice nous invite paradoxalement à entrer dans la fiction en nous demandant de fermer les yeux et d'imaginer un manoir sur la côte Atlantique, à East Hampton, manoir aux innombrables pièces et peuplé d'animaux (des chats, des rats, des rats laveurs et des oiseaux). Cette aristocrate de 56 ans vit là avec sa mère de 79 ans, qui s'appelle elle aussi Edith Beale. Pierre Maillet revient ainsi travesti en femme âgée qui s'extasie de la vue de sa maison sur la mer aux couleurs chaque jour nouvelles.



Des données narratives se mettent ainsi progressivement en place, sans que se perdent les codes du cabaret : Frédérique Loliée est partout à la fois, sur scène comme en salle, elle ne cesse de nous interpeller et change de tenue à chaque instant sans quitter son turban – dont la mère explique l'usage en racontant que sa fille s'est « calciné les bulbes ». L'actrice demande ainsi avec insistance si une personne du public à Ouest France, afin de raconter que la mère et la fille sont dans le journal, car les autorités sanitaires d'East Hampton ont dénoncé l'état de délabrement de la maison dans laquelle elles vivent.

Le duo convoque ensuite les fils de la famille, qui entrent à leur tour par l'ouverture du rideau de fond. Ils sont interprétés par l'un des cowboys, qu'il convient d'applaudir à la fin nous disent-elles, car personne ne voulait jouer ces rôles d'avocats rébarbatifs qui captent tout l'amour maternel mais tentent de régler de vieux comptes avec leur mère extravagante. Arriveront ensuite de la même manière Jackie Kennedy, un amant du passé ou un prêtre – autant de personnalités qui posent un regard extérieur sur la décadence dans laquelle les deux femmes s'épanouissent.

L'air de rien, entre deux chansons, deux numéros improvisés ou deux apparitions, on se trouve progressivement immergés dans le manoir d'East Hampton dont le désordre contamine la scène, et plus encore dans la relation tout entremêlée de la mère et de la fille, rythmée par leurs inlassables et tendres altercations. Alors que la forme du cabaret semblait congédier toute forme de fiction et de narration, elle y propulse ici de manière totalement imprévisible. Cette alchimie est expliquée dans le programme de salle, lorsque Pierre Maillet annonce une « adaptation cabarétique » d'une œuvre de Sara Stridsberg, maîtresse dans la création de personnages féminins puissants et complexes : *L'Art de la chute*.



Dans cette pièce, l'écrivaine suédoise relate effectivement la vie des deux Edith Beale dans leur maison en ruines envahie par les animaux, leur déchéance spectaculaire et la manière dont elles ont fait de leur marginalité une fierté, les sentiments contradictoires qui les unissent très fortement l'une à l'autre au travers de leurs querelles quotidiennes, ou leurs rapports avec Jackie Kennedy qui apparaît comme l'envers exact de la fille. Cette matière confère au cabaret une densité fascinante. Si cette forme est un instant reléguée au second plan, quand la fille reproche à la mère de l'avoir obligée à revenir de New York où elle était sur le point de réussir sa vie, convoquant une gravité et une émotion jusque-là imprévisibles, le cabaret est loin de n'être qu'un prétexte pour monter cette pièce, de même que cette pièce n'est pas un prétexte pour proposer un cabaret.

La rencontre convaincante de ce texte et de cette forme artistique est rendue possible par le grand jeu de jambes des artistes – Frédérique Loliée au premier chef. Sans jamais quitter le présent de la représentation, ses imprévus et ses accidents qui la rendent aussi comique que belle dans sa fragilité, l'actrice construit son personnage et le rend familier dans ses excentricités, sa vulnérabilité, sa créativité. Elle est constamment Edith Beale, quand elle recherche un mari Balance dans le public et lit à quelques spectateurs les caractéristiques de plusieurs autres signes astrologiques en les commentant, ou quand elle évoque avec mélancolie une critique assassine du spectacle.



Pierre Maillet et son équipe réussissent ainsi avec Sara Stridsberg le tour de force de créer la version théâtrale d'une icône mal connue – paradoxe s'il en est. À l'issue du spectacle, un rapport intime s'est construit avec Edith Beale, sans même avoir encore découvert les œuvres qu'elle a déjà inspirées. Et ce rapport est établi par un genre théâtral qui peine à imposer sa pleine légitimité : une forme marginale pour une personnalité marginale. Cette équation presque magique transforme la décadence en art de vivre, élabore un éloge brillant de la marge, et permet la création d'une œuvre évidente de puissance, de drôlerie et de sensibilité.

Le 8 novembre 2025

Les deux Édith pour le meilleur... et pour le rire !

La comédie de Colmar propose jusqu'à samedi soir 8 novembre *Édith Beale au Reno Sweeney*, un spectacle musical rafraîchissant et décalé, d'après la pièce de Sara Stridsberg, *L'art de la chute*, inspirée de l'étonnante histoire d'Édith Bouvier Beale et de sa fille aînée Édith, mise en lumière en 1975 par le documentaire *Grey Gardens* d'Albert et David Maysles.

La petite salle sous les combles de la Comédie de Colmar est transformée en cabaret. Des petites tables rondes, des chaises face à la scène et des musiciens habillés en cow-boy accueillent le public en reprenant des standards du folk américain. Peut-être le Reno Sweeney un club mythique de Greenwich Village dans les années 70. Un vieux travesti décati, vêtu d'un cache-sexe protubérant brodé de fausses fleurs, d'un chapeau assorti et d'un soutien-gorge aux deux boules de fourrure rose, déambule dans la salle, un verre à la main et trinque avec les clients attablés.

Un chanteur interprète *L'Amérique* de Joe Dassin. Avec l'enthousiasme du désespoir, le travesti profère des blagues vaseuses, dans une ambiance fin de règne, de ceux qui s'accrochent aux dernières illusions d'un rêve américain de pacotille.

Edith, mannequin, chanteuse, danseuse n'a pas réussi à percer à Broadway. Elle retourne vivre chez sa mère, Édith Bouvier Beale issue de la haute société. Tante et cousine de Jackie Bouvier Kennedy, elles vivent isolées du monde, dans le dénuement le plus complet mais aussi dans une totale liberté au milieu des chats, des ratons laveurs et des immondices qui encomrent les 28 pièces de « Grey Gardens », leur imposante demeure en ruines. On est en 1972, la mère a 77 ans et la fille, 56. Elles se chamaillent, s'adorent, se détestent.

Entre la grâce de Marlène Dietrich et la folie de Brigitte Fontaine

Guillaume Bosson, Luca Fiorello, Thomas Jubert et Thomas Nicolle, tour à tour musiciens, chanteurs et comédiens donnent la réplique à Pierre Maillet, qui joue la mère et signe la mise en scène, et à Frédérique Loliée qui incarne la fille, entre la grâce de Marlène Dietrich et la folie de Brigitte Fontaine avec une énergie démente et une spontanéité presque enfantine. L'adaptation de Pierre Maillet transcende la situation tragique des deux femmes, entre fantasmes et souvenirs, invoquant les personnages qui ont émaillé leurs vies. Entre l'absurde et le burlesque, avec une générosité débordante, empreinte de l'humanité qui autorise de rire sans se moquer, on ressort de ce spectacle avec une pêche incroyable.



Edith campe une Édith Beale irrésistible. Photo Hervé Kielwasser

Le Club de Mediapart

Par Heitor O'Dwyer de Macedo

Le 30 novembre 2025

Frédérique Loliée et Pierre Maillet : la contre-culture, l'espérance dans sa nervure

EDITH BEALE AU RENO SWEENEY, mise-en-scène de Pierre Maillet, d'après la pièce Sara Stridsberg, *L'Art de la chute*. Avec Frédérique Loliée. Dans ces temps de misère, un exercice du théâtre comme bonheur, humour et joie de la pensée.

Edith Bouvier Beale et sa fille Little Eddie, issues de la haute société américaine et ruinées, tante et cousine de Jackie Kennedy, vivent dans un immense manoir délabré à East Hampton, une station balnéaire fréquentée par les riches newyorkais. Les frères Maysles feront sur elles un documentaire qui les transformera en icônes de la culture pop. Sara Stridsberg, partant du documentaire, propose une fiction sur leurs vies. Pierre Maillet, metteur-en-scène, invite Frédérique Loliée pour donner avec lui une version théâtrale de la pièce de Sara Stridsberg, *L'Art de la chute*. Pour cela, ils transposent l'action au Cabaret Reno Sweeney, où Edith Beale a donné un spectacle après la mort de sa mère.

Après des représentations à Colmar et Bienne et avant celles du printemps prochain à Caen, Redon et Paris, leur travail a été présenté au Quai d'Angers où je l'ai vu.

Le tempérament est une chose très difficile à représenter. Au cinéma, au théâtre, en littérature. Dans la vie aussi. On le confond souvent avec le caractère, quand il est la température de l'âme. Les acteurs et actrices de génie arrivent à transmettre le tempérament d'un personnage, sa sensibilité, son mode de présence au monde. Frédérique Loliée, cette grande dame du théâtre européen, est ici époustouflante de vérité, fidèle à l'histoire d'Edith présentée par le documentaire et la pièce de Sara Stridsberg, ici honorée par Pierre Maillet.

Le choix de Pierre Maillet de situer l'action dans un Cabaret confirme, encore une fois, son immense talent, sa prise de position radicale sur une mise-en-scène comme mise-en-sens du monde où nous vivons, et sa filiation brechtienne : le théâtre doit amener le public, par la joie du jeu, au plaisir de la pensée.

Le choix « Cabaret » de la mise-en-scène est à la fois un praticable qui permet de situer historiquement la vie d'Edith Beale, *le Cabaret Reno Sweeney* qui fut un lieu mythique à New York dans les années 70-80 et, en même temps, il permet de présenter toutes les facettes de la femme hors-normes qu'a été Edith, facettes que la puissance d'interprétation de Frédérique Loliée nous fait découvrir : femme énergique, intense, fragile, drôle, désespérée, touchante, aimable et aimée, folle, enthousiasmante – la pure splendeur du travail de l'acteur.

Le choix « Cabaret », sur fond de musique country et succès d'époque, rend plus fluide les passages d'un registre à l'autre du réel, loin d'une psychologie de comptoir ou d'une logique bien-élevée. Pour Pierre Maillet, ce qui compte ce sont les pulsations, la multi-dimensionnalité de la vie d'Édith Beale, ses humeurs et ses passions, à la fois éphémères et constantes, que le texte de Sara Stridsberg, merveilleusement traité par Pierre Maillet, invite à respecter. Le bonheur du théâtre.

Du point de vue politique, le spectacle du duo Frédérique Loliée et Pierre Maillet, est un plaidoyer pour le courage nécessaire pour créer des vies et des communautés humaines alternatives dans un monde qu'on veut nous vendre comme « le meilleur des mondes », d'où serait bannie l'angoisse, sœur jumelle du désir, monde sans surprises ou inconnu, monde sans enfance, monde saturé de plaisirs et de certitudes gérées par les algorithmes.

Le 5 novembre 2025

Pierre Maillet met en scène « Edith Beale au Reno Sweeney » d'après L'Art de la chute de Sara Stridsberg

Inspirée de l'histoire vraie de deux Américaines excentriques vivant en marge de la société dans un gigantesque manoir délabré, la nouvelle création de Pierre Maillet nous transporte au Reno Sweeney, lieu mythique des nuits new-yorkaises des années 70. Chansons, paillettes, transformisme... bienvenue au cabaret !

En 1975, un documentaire des frères Maysles met en lumière Edith Bouvier Beale et sa fille Edith. Issues de la haute société, tante et cousine de Jackie Kennedy, les deux femmes vivent dans un manoir de vingt-huit pièces qui tombe en ruines. Leur misère extrême, elles la transforment en œuvre d'art, laissant souffler sur leurs existences un incroyable vent de liberté. Les cinéastes filment leur quotidien, un spectacle permanent, où elles chantent et dansent, s'adorent et se détestent. Les Beale mère et fille sont devenues, après la sortie du documentaire, de véritables icônes de la culture pop aux États-Unis. La pièce L'Art de la chute, de Sara Stridsberg, est une version fantasmée de leur histoire. Pierre Maillet en propose une adaptation entrecoupée de chansons et transpose le récit dans le cocon du Reno Sweeney, où Little Edith a donné un spectacle après la mort de sa mère. Le public, installé autour de guéridons, fait connaissance avec ces figures étranges et magnifiques, qui convoquent les fantômes de leur passé et se métamorphosent à vue. Du répertoire des Années folles jusqu'aux airs country, piano, guitare électrique et batterie accompagnent ce spectacle de cabaret théâtral, fascinant et follement généreux.